

Recensement des Anatidés hivernant dans l'Ouest

par Michel BROSELIN

En raison de sa position géographique, la France voit passer une grande quantité de migrateurs, mais c'est aussi une zone d'hivernage privilégiée, pour le gibier d'eau particulièrement, sur sa façade atlantique soumise à des conditions météorologiques très clémentes et riche d'importantes zones humides à proximité des côtes.

Depuis plusieurs années les ornithologues bretons participent activement au recensement du gibier d'eau hivernant, tant sur leurs côtes que sur les étangs de l'Argoal, dans le cadre des recherches internationales entreprises par le B.I.R.S. (1).

COMMENT SONT COMPTES LES OISEAUX ?

Tout d'abord par un important réseau d'observateurs au sol qui inspectent dans le minimum de temps le plus possible, sinon tous, les secteurs favorables au gibier d'eau en commençant par les réserves et les lieux de forte concentration maintenant connus. Ces opérations sont effectuées partout en même temps en Europe et chaque observateur a un secteur d'étude établi d'avance en fonction de ses possibilités de déplacement et de son point d'attache.

Il est indispensable que chacun d'eux soit nanti d'une bonne paire de jumelles et, si possible, d'un télescope à fort grossissement, quasi indispensable en bord de mer pour déterminer à longue distance l'espèce voire le sexe ou l'âge des oiseaux repérés. Cette dernière donnée est particulièrement intéressante. Elle permet, en effet, d'apprécier le taux de réussite des couvées, c'est-à-dire la vitalité des populations.

La mission des observateurs est de voir les oiseaux rapidement et discrètement, c'est pourquoi peu de chasseurs ont l'occasion de les rencontrer sur le terrain, aussi leur arrive-t-il de penser bien à tort qu'ils sont les seuls à bien connaître le gibier parce qu'ils le tuent. Ce respect de la quiétude des oiseaux souffre cependant quelques exceptions. Ainsi il est plus facile de compter des Bernaches cravants en vol que si elles sont posées dans des rochers découverts par la marée ou encore des Colverts en l'air que s'ils se dissimulent dans les roseaux.

(1) Bureau International de Recherche sur la Sauvagine (Siège : La Tour-du-Valat, Camargue).

L'observation terrestre a ses limites. Aussi pour les grandes baies, les estuaires des fleuves ou les marais importants comme la Brière ont est obligé de recourir à l'avion. Celui-ci a l'énorme avantage d'allier la vitesse à une bonne visibilité (pour peu que le type d'appareil soit bien choisi). Certes la vitesse a quelques inconvénients : dénombrement et détermination doivent être quasi instantanés et on peut laisser passer quelques oiseaux isolés. Ces omissions sont cependant négligeables en face des erreurs possibles dans l'estimation des grosses bandes, qui, elles, pourraient en stationnant au large, échapper à tout contrôle terrestre.

L'observateur aérien doit surmonter plusieurs handicaps. D'abord reconnaître les oiseaux sous un angle inhabituel puisqu'ils sont vus par dessus, mais l'œil exercé s'y fait rapidement. Ensuite évaluer quasi-instantanément l'importance des troupes. Ce n'est pas très difficile pour les oiseaux qui restent groupés comme la plupart des canards de surface, c'est beaucoup plus délicat pour les oiseaux qui peuvent se disperser sur des surfaces considérables comme les Macreuses noires. Quand l'avion s'avance vers elles, les Macreuses se lèvent et fuient par petits paquets à droite, à gauche, filent droit devant ou plongent au passage de l'appareil, et il peut y en avoir pendant des dizaines de kilomètres. L'observateur se sent alors une âme de caisse-enregistreuse un jour d'affluence.

Quant aux Oies, Bernaches ou autres, elles fuient l'avion d'aussi loin qu'elles l'ont repéré, c'est-à-dire le plus souvent, bien avant que l'observateur ne les voie. Il ne les aperçoit qu'un peu plus tard, par le travers, quand elles essaient de regagner d'un large crochet les lieux quittés précipitamment.

Pourtant avec un bon entraînement et un peu d'habitude, l'erreur n'excède pas 10 %. On a pu le vérifier en recoupant les résultats obtenus sur une même zone observée simultanément du sol et par avion.

Mais le plus gros écueil reste celui des conditions météorologiques qui règnent dans l'Ouest pendant l'hiver et qui limitent sérieusement les possibilités de sortie de petits appareils obligés de voler en mer à très basse altitude. Y a-t-il une dépression ? Voilà des vents ou des précipitations qui interdisent l'envol. Un anticyclone s'installe-t-il ? Voilà des brouillards qui ne se lèvent plus, ou une conjoncture température-humidité qui augmente terriblement les risques de panne par givrage du carburateur. La brièveté des jours n'arrange rien !

Cette méthode est pourtant la seule valable pour compter les oiseaux stationnés en baie du Mont-Saint-Michel, en baie des Veys, dans l'estuaire de la Loire et même sur les côtes du Morbihan. Et ces lieux retiennent les trois quarts des canards hivernant dans la région. Aussi est-elle employée chaque hiver grâce à la collaboration financière de l'U.N.F.D.C.C. (1) qui a compris tout l'intérêt de telles études.

RESULTATS ET ENSEIGNEMENTS.

On sait maintenant qu'il hiverne en France dans les conditions météorologiques d'un mois de janvier normal entre 350 et 450.000 « canards » de toutes espèces. Leur répartition est schématiquement la suivante : un tiers pour le littoral Manche-

(1) Union Nationale des Fédérations départementales de chasseurs côtiers.



Bernaches cravants vues d'avion dans la baie du Mont-Saint-Michel

(Photo M. Brosselin)

Atlantique et zones limitrophes, un tiers en France continentale, un tiers sur le littoral méditerranéen.

Dans l'Ouest, la situation est la suivante : d'intéressantes concentrations d'oiseaux ont lieu en baie des Veys, baie du Mont-Saint-Michel, baie de Saint-Brieuc, rade de Brest, baie de Douarnenez, baie d'Audierne. Un énorme paquet de canards gravite autour du golfe du Morbihan, d'autres moins importants se montrent dans l'estuaire de la Loire, dans la baie de Bourgneuf et sur le lac de Grand Lieu. Plus au sud, une autre population très importante stationne dans le complexe de la baie de l'Aiguillon.

Ainsi en janvier 1968 sur quelque 150.000 Anatidés recensés en zone atlantique il y en avait près de 110.000 localisés entre la presqu'île de Quiberon et l'île de Ré.

Cela peut paraître beaucoup... et c'est exact par rapport au reste de la France mais c'est en fait bien peu quand on connaît les énormes possibilités de cette zone. Il suffit de rappeler que les marais de l'ouest inclus dans le périmètre précité représentant à eux seuls près de 200.000 hectares, et qu'une quantité appréciable d'Anatidés se nourrit en mer à cette saison de coquillages pour les Macreuses et les Tadornes, d'algues et de zoostères pour les Bernaches, les Siffleurs, etc...

La densité de canards pour les 300.000 hectares de marais, étangs et autres zones inondables du total est donc ridiculement faible (de l'ordre de 1 canard pour 4 hectares).



Sarcelles d'hiver au vol

(Photo M. Brosselin)

Tous les renseignements obtenus sont très précieux pour une bonne gestion du cheptel cynégétique.

Ils mettent en évidence l'importance de certaines zones de forte concentration, l'importance des réserves, l'importance du dérangement par les activités humaines et spécialement par la chasse.

IMPORTANCE DES ZONES DE FORTE CONCENTRATION.

On sait maintenant que 80 % des Canards Tadornes hivernant en France sont concentrés en Baie de l'Aiguillon où la densité d'*Hydrobia* (1), leur nourriture de base, atteint un niveau exceptionnel. C'est ainsi qu'on a pu en compter près de 8.000 dans cette zone en janvier 1967 ; le reste de la population stationnait presque entièrement entre la baie des Veys et Oléron.

La rade de Brest, elle, abrite les deux tiers des Harles huppés de France, l'île de Ré et le golfe du Morbihan se partageant le reste.

Près de la moitié des Canards siffleurs et des Bernaches cravants trouvent refuge dans cette dernière zone en grande partie grâce à la réserve de Sarzeau-Saint-Armel. Malheureusement celle-ci a été amputée, on ne sait trop pourquoi, de près de la moitié de sa surface initiale, ce qui a pour conséquence de la rendre inutilisable les jours de forte pression de chasse.

(1) Petit mollusque gastéropode à coquille noire vivant sur la vase, où il se nourrit de diatomées et qui est consommé aussi par beaucoup de limicoles.

Les Oies rieuses n'hivernent régulièrement qu'en Bretagne, où leurs effectifs varient de quelques centaines à quelques milliers d'individus selon les rigueurs hivernales. La pérennité de leur stationnement, liée à la tranquillité des lieux et à la nature des herbages qu'elles fréquentent, est excessivement précaire dans la conjoncture de bouleversements agricoles que nous connaissons.

D'une manière générale il serait faux de croire que si ces concentrations devaient disparaître du fait d'une transformation du milieu, elles pourraient se reconstituer ailleurs. Les populations actuelles sont le reflet des conditions de l'environnement. Certes la nourriture n'est qu'une des composantes de celui-ci, et bien souvent les ressources sont largement sous-exploitées en raison de l'existence d'autres facteurs limitants. L'absence de tranquillité (réserves, reposoirs de marée haute...) est avec l'ampleur de la pression de chasse le plus fréquent. Provoquer la disparition d'une concentration sans aménager d'autres lieux propices de façon convenable, revient purement et simplement à faire disparaître les oiseaux qui la composaient. Pour des raisons fort complexes, comme la maturation sexuelle liée au rythme d'éclairement (alternance des jours et des nuits), les populations hivernant chez nous sont véritablement inféodées à ces lieux et ne pourraient pas survivre en émigrant au loin.

Ceci devrait être pris en considération dans tous les bilans d'avant-projets de transformation soi-disant bénéfiques sur le plan économique. Jusqu'à présent il n'en a jamais été tenu compte, pas plus, d'ailleurs, que des autres séquelles « biologiques » qu'elles soient à court et à long terme... Cette carence du

Les Sarcelles d'hiver mangent volontiers à la limite des flots sur les vasières. Celles de la pointe d'Arçay nourrissent en hiver près de 3.000 de ces oiseaux sur quelques dizaines d'hectares.

(Photo M. Brosselin)





Vol d'Oies cendrées

(Photo M. Brosselin)

passif des projets permet de présenter sans risque, des bilans optimistes qui servent à amorcer travaux et pompe à finance. Une fois les travaux commencés, on est bien obligé de les poursuivre pour ne pas perdre le « bénéfice » des investissements réalisés, même si on est obligé en cours de route de réévaluer plusieurs fois les devis initiaux...

On aimerait voir, dans ces occasions, les autorités responsables de tels errements se souvenir que leur mission comporte en toutes lettres et en bonne place la protection de la nature.

L'IMPORTANCE DES FACTEURS DE DERANGEMENT.

Pour être juste il faut dire que la raréfaction du gibier d'eau n'est pas le seul fait d'une modification profonde du milieu par drainage, assèchement, poldérisation, voire transformation en plan d'eau douce. Une modification des activités humaines, moins spectaculaire, mais gênante pour le stationnement des oiseaux rend indisponible un milieu qui, à première vue, n'a pas changé.

Ainsi, l'installation des parcs ostréicoles sur une zone de nourrissage condamne celle-ci, ne serait-ce que par les allées et venues des ostréiculteurs, même si les herbiers à zoostères ne sont pas touchés. L'existence de ces herbiers est, aussi, souvent compromise par les changements de débit des émissaires côtiers si petits soient-ils. Ces pâturages pour Bernaches et Canards siffleurs sont à la merci d'équilibres hydrologiques délicats.

C'est un des exemples les plus visibles de l'interaction si souvent méconnue, terre-mer, eau douce-eau salée.

Certes les assèchements et autres travaux de « Génie rural » sont les plus nuisibles pour la sauvagine parce qu'ils s'attaquent de façon irréversible au milieu, mais les chasseurs seraient mal inspirés d'en faire le bouc émissaire exclusif, générateur d'une bonne conscience. En effet, l'augmentation de la pression de chasse est, elle aussi, très pernicieuse. Non pas tellement par l'accroissement du prélèvement, bien qu'il ne soit pas négligeable, malgré l'augmentation de la distance de fuite des oiseaux trop pourchassés (il y a davantage d'oiseaux blessés, perdus), mais du fait de l'impossibilité pour eux d'avoir un rythme de vie convenable, c'est-à-dire de se nourrir et de se reposer sans être obligés de s'envoler à chaque instant.

La chasse de nuit à la hutte est de ce fait extrêmement dangereuse, les canards tirés ou dérangés par les coups de feu, alors qu'ils cherchent à s'alimenter ne peuvent plus profiter de l'obscurité pour se nourrir et désertent les lieux.

Les recensements aériens sont probants à cet égard. De jour, la Grande-Brière (le plus grand marais de France !) est quasi-déserte. La chasse de nuit qui s'y pratique, à partir de bateaux camouflés dans les roseaux, mais dont les emplacements très visibles en avion existent à une densité surprenante, n'y est certainement pas étrangère. Pourtant la chasse de nuit, hors du domaine maritime où elle n'est pour l'instant pas réglementée, est expressément interdite par la loi.

Il faut espérer, pour les chasseurs à la botte, que l'utilisation grandissante des gabions de tout acabit sera sévèrement réglementée et sanctionnée avant qu'une désertification aussi radicale que celle de la baie de Somme (autrefois réputée, mais qui se contente maintenant du record des huttes) ne s'installe partout.

L'IMPORTANCE DES RESERVES.

Ce n'est pas par hasard si les trois plus fortes concentrations d'Anatidés hivernant en France, gravitent autour de trois réserves (1), bien situées et relativement vastes.

Les deux de l'ouest comptent plus de 50 % de tous les Anatidés recensés entre Dunkerque et Biarritz au même moment. C'est dire leur importance. Bien sûr il existe d'autres réserves où il n'y a jamais un canard parce qu'elles sont mal situées. Mais assez paradoxalement ceux qui les gèrent ne veulent pas les supprimer parce qu'ils reçoivent de l'argent pour les garder sans peine.

CONCLUSION.

Dans le domaine de la chasse et dans celui plus général de la conservation de la nature, les connaissances et les recherches sont indispensables au progrès.

Négliger les enseignements des études déjà faites, parce qu'elles ouvrent de nouveaux horizons et obligent peut-être à une révision de la politique suivie jusqu'alors ou parce qu'elles compliquent certains problèmes, ne peut être le fait que d'esprits

(1) Argay en baie de l'Aiguillon, Sarzeau dans le golfe du Morbihan, la Camargue.



Cet aspect d'une réserve naturelle où se mêlent Anatidés et Limicoles, montre ce que devrait être l'hivernage du gibier d'eau sur nos côtes.

(Photo M. Brosselin)

rétrogrades. La chasse ne sortira de ses difficultés actuelles qu'en en tenant compte.

Les chasseurs auraient tort de croire que les recherches sur le gibier d'eau se font uniquement à travers une ligne de mire ou dans des collections poussiéreuses et de vieux grimoires. En réalité elles se font sur le terrain. A tout moment de l'année, par n'importe quel temps, des spécialistes observent, mesurent, notent, comparent leurs résultats avant de donner un avis impartial.

Les chasseurs sauront-ils en faire leur profit avant qu'il ne soit trop tard ?